CINQUIÈME ANNÉE

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

RÉDACTION
13, Rue des Champs, 13
ROUBAIX

ADMINISTRATION
13, Rue des Champs, 13
ROUBAIX

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

N° 173 Mardi 20 Juin 1899 N° 173
ÉDITION ★★

ANNONCES
Les Annonces sont reçues à la Société Générale de Publicité, 7, rue Drouot, Paris (Téléphone 221.88) et dans ses succursales
LILLE, 28, rue Faidherbe
et dans les bureaux de l'Administration du journal

AUTOUR DE LA CRISE MINISTÉRIELLE

Autour de la crise

LE PROGRAMME NÉCESSAIRE

La coalition des défiances républicaines a jeté bas M. Dupuy. Tous les groupes en étaient venus au point de se demander chaque matin lequel serait trahi le soir, et au profit de qui. Quand les adversaires de la République mènent contre elle une si furieuse campagne, il faut, pour la défendre, des loyautés plus sûres.

Le départ de M. Dupuy a été salué dans le camp républicain, par un universel soupir de soulagement. Voilà le terrain déblayé. Il attend un ministère nouveau.

De quels noms serait-il fait? C'est le moindre des soucis qui doivent hanter le parti républicain.

Le seul cabinet que permette et que réclame la situation est un cabinet de concentration républicaine, qui reflète avec fidélité l'idée de toute la démocratie, groupée, sans distinction de nuances, pour la défense des institutions libres.

L'homme politique qui a assumé la lourde tâche de constituer un gouvernement, s'entourera de collaborateurs qu'il aura jugés les plus dignes. Ils sont d'avance acceptés, pourvu qu'ils entendent se consacrer d'un même cœur et d'un même élan, sans hésitation et sans arrière-pensée, à l'œuvre qui requiert à cette heure toutes les bonnes volontés républicaines.

Pour la mener à bien, il est moins besoin de talents que de caractères. Je sais que la denrée est rare. Elle n'est pas introuvable.

Le premier devoir en effet du ministère qui va se constituer est de savoir ce qu'il veut, de s'assigner le but où l'intérêt de la République et du pays lui commande d'atteindre et d'y marcher avec une résolution que rien ni personne ne soit capable de fléchir, ni de déconcerter.

La première notion qu'il importe de rétablir est que le gouvernement de la République est un gouvernement.

Les ministres ayant ouvertement méconnu cette vérité et installé de leurs mains l'anarchie au pouvoir, il faut excuser les fonctionnaires s'ils ont écouté la leçon qui leur venait d'en haut.

Il faut les excuser, mais leur prouver, par quelques exemples appropriés et rapides, que les choses sont remises en place et que l'heure n'est plus aux fantaisies individuelles.

On a dit ici même, comment l'ordre pouvait et devait être ramené dans l'armée. Il sera plus facile encore de le rétablir dans les autres grands corps qu'avait gagnés l'exemple contagieux du pouvoir.

Point de brutalité. Nulle violence. Un dessein ferme et tranquille, suivi avec calme et résolution.

Ni vengeance, ni représailles. Les mots sont laids et les idées odieuses. Mais la justice, qui dispense d'être implacable, en distribuant à temps et avec équité la récompense et le châtiment.

Des mesures personnelles seraient d'ailleurs insuffisantes. Qui n'aperçoit l'étendue et ne mesure la grandeur de la besogne républicaine à laquelle le gouvernement de demain aura pour devoir de s'atteler?

La démocratie s'avise, un peu tard, qu'elle ne peut vivre avec le cléricalisme installé en maître dans ses foyers.

Vingt ans d'abandon et de complaisance ont permis à Tartufe de glisser sa main partout. Voici qu'il élève la voix et menace.

Il est temps encore pour les républicains de se ressaisir. Ils n'ont plus une minute à perdre ni une faute à commettre.

La persécution serait sotte autant qu'inutile. Il importe et il suffit de reprendre contre l'ennemi éternel, l'antique programme. L'Etat neutre libre de toute sujétion confessionnelle. Point de faveurs pour les adversaires de la République, la liberté toute nue.

Ces indications demeureraient lettre morte, ce programme sans avenir et sans vie, si les politiques, résolus à l'appliquer, ne comprenaient qu'ils ne peuvent rien sans la confiance de la démocratie.

Elle n'est difficile ni à gagner ni à garder. Il y faut seulement une volonté ferme de justice, une passion éclairée d'amélioration et de progrès.

On l'a bien vu, l'autre dimanche à Longchamps que la République n'a pas de plus ferme rempart que le peuple. Il ne demande pour sa fidélité d'autre récompense que la loyauté des gouvernants.

Ils ont fait des promesses. Qu'ils s'efforcent de les tenir. Ils ont rédigé des programmes. Qu'ils s'appliquent à les réaliser.

Longue est la liste des réformes sociales, des lois de mieux-être et de solidarité qui depuis tant d'années constitue le menu électoral.

Les cabinets qui ont seulement donné une preuve de bonne volonté sincère ont été récompensés par une popularité immédiate. Rappelez-vous le ministère Bourgeois et les acclamations qui l'accueillirent par sa velléité de justice fiscale.

Ce prix ne tentera-t-il pas nos ministres de demain? Que du moins leur intérêt les guide.

Les muscadins ont dévoilé leurs sentiments vrais. Il faudrait pousser le snobisme au-delà des limites permises pour chercher du côté de l'aristocratie de nom ou d'argent un appui pour le gouvernement de la démocratie.

C'est du peuple seul qu'il peut en toute sécurité demander un concours qui ne lui fera pas défaut. L'heure a sonné de réaliser enfin la République républicaine.

A. MILLERAND,
Député de la Seine.

CADAVRE RÉCALCITRANT

Il n'est pas un de ceux qui ont lu le dossier de l'enquête faite par la Cour de Cassation au sujet de l'Affaire Dreyfus qui n'ait eu la sensation de l'irrémédiable écrasement du général Mercier.

De ces documents, la forfaiture du ministre de la guerre de 1894, ressort claire, évidente, indéniable.

Elle est établie d'une façon si frappante, si criante, que feu le Garde-des-Sceaux Lebret et son président Dupuy — également décédé — n'hésitèrent pas à demander à la Chambre, quelques jours avant leur trépas politique, s'il n'y avait pas lieu de traduire le dit Mercier devant la Haute-Cour de Justice!

Et la Chambre ne dit pas non, — on se le rappelle. Ce fut tout juste si elle consentit, sur la sollicitation de M. Ribot, à surseoir à des poursuites que les plus timorés des républicains estiment nécessaires.

On pouvait donc supposer que l'accusé, le flétri de la Cour de Cassation, essayerait de se faire oublier ou, du moins, garderait la réserve que lui commandait son crime affiché dans toutes les communes de France!

Mais c'était mal connaître ce sot et orgueilleux personnage, ce bourreau galonné, — l'un des plus beaux fleurons de la couronne d'Œillets-Blancs que les Lemaître, les Coppée et autres sous-dérouledindons ont tressée à l'intention de leur « Patrie Française! »

Pas plus tard que samedi, dans une réunion de cette Ligue où s'est égaré le socialiste et le libre-penseur Giard, le général Mercier a essayé de tonner.

Ce n'est pas, en effet, une réponse aux accusations terribles qui pèsent sur lui qu'il a apportée, ce sont des menaces, — menaces que les journaux clérico-réactionnaires ont eu grand tort de mettre en relief, car ils ont ainsi donné le coup de pied de l'âne à leur triste protégé.

Parlant du Conseil de Guerre de Rennes, le général Mercier a dit, en effet:

— « La lumière sera faite, à Rennes. » Elle sera complète. Les témoins, au » premier rang desquels mes fonctions » m'ont placé, diront la vérité toute entière. En ce qui me concerne, j'en » prends l'engagement. Oui, *quoi qu'il* » *advienne, tout sera dit, tout, tout, tout.* » **Quoi qu'il arrive, j'irai jusqu'au bout.** »

Si on ne se souvenait que le capitaine Cuignet, déposant devant la Cour de Cassation au nom du ministre de la Guerre, a qualifié de « MEDIOCRE » l'intelligence du général Mercier, on resterait stupéfait, abasourdi devant de telles déclamations.

Comment! l'Affaire Dreyfus est rouverte depuis deux ans; depuis deux ans, elle agite, trouble, bouleverse le pays; depuis deux ans, elle vous a placé sur la sellette d'infamie et ce n'est qu'aujourd'hui, Monsieur le Général, ou plutôt, ce ne sera que devant le Conseil de Guerre de Rennes que vous sortirez la preuve irréfragable de la culpabilité de votre victime!

Quoi, Monsieur le Général, ce n'est que samedi dernier que vous avez juré de dire toute la vérité?

Alors, vous avez donc menti devant la Chambre Criminelle; vous avez donc menti devant la Cour de Cassation où vous fûtes entendu sous la foi du serment?

Non, M. Mercier n'a pas menti. Il a dit tout ce qu'il savait. Quand il s'est tu, c'est lorsque, pour se garder de la forfaiture, il était tenu de faire un faux témoignage

S'il joue le matamore, aujourd'hui, c'est pour se rassurer lui-même devant le glaive de la Loi qui le menace.

Mais ne sont-ils pas d'une naïveté à faire pleurer les badauds qui crient à ce général de mélodrame: « *Allez jusqu'au bout, nous vous soutiendrons!* »

Aveuglés par la haine, sentant que tout s'est écroulé autour d'eux, ils attendent de Mercier, un miracle pour les sauver du mépris public et ils s'efforcent de galvaniser, par des acclamations qui suent la peur, le cadavre déja puant du bourreau de Dreyfus.

Trop tard, Messieurs! La Justice a parlé trop haut, trop fort et trop clair pour que vous puissiez sérieusement songer désormais à arrêter son bras vengeur et si ses amis s'attardent encore à vos clameurs de hyènes en déroute, c'est parce que vous les forcez à se souvenir « qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue. »

Votre Mercier est de ceux-là.

G. SIAUVE-EVAUSY.

HAINE TENACE

On connait les incidents à la suite desquels le colonel Allaire, aujourd'hui percepteur à Roubaix, dut quitter l'armée: il s'était refusé à couvrir les tripotages d'officiers de cavalerie échappés des jésuitières, et n'avait pas voulu se prêter aux combinaisons « commerciales » de certain général. Aussi, bien que brillamment noté, fut-il brisé impitoyablement.

Un officier retraité, le capitaine Marin, a récemment rappelé ces incidents dans une brochure intitulée: *Le Général de la Giremerie et le colonel Allaire*, qu'il avait adressée aux bibliothèques des sous-officiers des régiments du 12e corps.

Informé du fait, le général de Brye vient d'interdire l'introduction de ladite brochure dans les casernes: le capitaine Marin n'a pas le droit de dire aux soldats que le colonel Allaire a été sacrifié parce qu'il avait prétendu se conduire en honnête homme.

Nos Dessins

AUX COURSES DE LILLE

UN DES VAINQUEURS

CHRONIQUE

SAGES PRÉCAUTIONS

Tiburce étudiait son droit, — un peu de travers, a vrai dire. Il avait une petite amie, au nez relevé comme une bisque, mais gentille comme tout, et gaie comme un jeune moineau, qui était toujours à caqueter dans la chambre de l'étudiant tandis qu'il repassait ses codes. Elle trottinait, chantonnait, bousculait les bouquins sévères pour retrouver des chiffons destinés à la faire belle, — et quand Tiburce n'était pas content, elle l'embrassait dans le cou. — Tiburce n'était jamais content.

Ah! la jolie manière d'étudier son droit!

Pour se reposer de cette vie austère et grave, ils avaient un jour de grande joie chaque mois: le dernier, celui ou Tiburce recevait de la chère famille sa pension du mois. Ce n'est pas Tiburce qui trouvait que le mois est haissable! Madelinette non plus. (Vous ai-je dit que sa petite amie s'appelait Madelinette?)

Or, il arriva qu'un de ces jours la tombait particulièrement bien pour nos jeunes gens, qui auraient voulu aller à la campagne. Tiburce et Madelinette, en songeant à la lettre qui allait arriver, ne se tinrent pas de joie en s'éveillant le matin. Il y a des gens qui auraient fait une croix blanche à la cheminée; eux, ils avaient un autre procédé.

Quand ils eurent fait la croix blanche à leur manière, comme ils avaient faim, Tiburce descendit chercher deux croissants d'un sou et du chocolat. Quand on va toucher son mois, on peut bien faire des folies, n'est-ce pas?

Malheureusement, tandis qu'il était descendu, le facteur, portant la bienheureuse lettre chargée, se présentait, et, sur la réponse de la propriétaire de Tiburce que celui-ci était absent, il annonça qu'il reviendrait.

Tiburce, un peu contrarié, remonta donc annoncer à Madelinette qu'il faudrait attendre pour prendre le bateau que le facteur lui passe. Ils eurent leur toilette.

D'habitude, cette toilette était un peu longue à faire: comme ils savaient que le temps, bien qu'on dise que c'est de l'argent, diffère de ce vil métal en ce qu'il donne surtout de la joie à ceux qui le perdent, ils se donnaient mutuellement toutes sortes de petites distractions.

Mais ce jour-là, ils furent très vite prêts: Tiburce, parce qu'il espérait voir bientôt arriver le facteur; Madelinette, parce qu'elle craignait de le voir arriver trop tôt.

Quand Madelinette fut poudre-de-riz-ée jusqu'au bout du nez et que Tiburce eut mis son faux-col, ce qui était chez eux le signal tacite d'une trêve inviolable à tout rapprochement familier, ils restèrent à se regarder, à se lever, s'asseoir, ouvrir la porte, la refermer, pendant deux heures, sans voir arriver le bienheureux facteur.

Tous les bateaux allaient-ils donc filer sans eux à la campagne? Ils s'énervaient, s'irritaient; Madelinette avaient des envies de pleurer, sans savoir pourquoi, et Tiburce aurait vaguement aimé pouvoir envoyer des coups de pied vigoureux dans le derrière d'un idéal facteur.

A la fin, l'étude n'y tint plus: il prit son chapeau et, après avoir failli oublier d'embrasser Madelinette, (fallait-il qu'il fût préoccupé, mon Dieu!) et non sans avoir recommandé à sa propriétaire de faire monter le facteur s'il se présentait, il se précipita à la poste la plus proche, où il accapara le bureau des lettres chargées.

Et à ce guichet, il vit un spectacle admirables et tentateur: une dame, qui lui parut surnaturellement belle, comptait des billets de banque d'un doigt indifférent, et les mettait en liasses; puis elle prenait des louis à poignée, les empilait, les alignait; ensuite, elle maniait de lourdes pièces d'argent, puis de la menue monnaie, et jusqu'à des sous, des bons gros sous qu'elle édifiait en de petits remparts.

Tiburce en avalait sa salive.

Quand l'émotion lui permit de parler et expliquer à cette dame qui avait tant d'argent, quels droits lui, Tiburce, croyait avoir en emporter une faible partie, il fut vivement rabroué:

« Pourquoi êtes-vous parti de chez vous, Monsieur? dit sévèrement la dame. La lettre chargée y doit être sûrement représentée une seconde fois!

— C'est, dit Tiburce, qu'il se faisait tard, que le soleil monte, que les bateaux partent, que Madelinette s'impatiente, et que le facteur est revenu plusieurs fois sans rien apporter!

— Si le facteur n'a rien apporté, dit la dame, après un regard un peu inquiet sur Tiburce, dont la phrase peu claire lui donnait quelques doutes sur son état mental, c'est que ce n'était point celui à qui sont confiés les plis chargés, mais de simples prospectus ou d'insignifiants journaux, — car la prévoyance de l'administration veut que seuls des hommes éprouvés et sûrs soient chargés des lettres enfermant de l'argent. »

Tiburce, admirant tant de prudence, retourna chez lui avec la rapidité d'un cheval de trait lancé d'une main sûre.

La dame avait dit vrai: la lettre avait été apportée par le facteur. — Seulement, elle avait été remportée de même!

Cet homme soupçonneux l'avait montée chez l'étudiant, ou Madelinette l'avait accueilli avec un gracieux sourire. Il avait tiré de sa grosse boîte la lettre attendue, — mais, au moment où Madelinette croyait la tenir, voilà-t-il pas qu'il s'était avisé que ce n'était pas elle Monsieur Tiburce!

Et Madelinette avait eu beau lui dire: « Nous ne faisons qu'un, voyons! » elle avait en vain, pour l'attendrir et le faire attendre, offert de la liqueur, des cigares... — Au Seigneur, que n'eut-elle pas offert, s'il avait voulu?... — l'homme du devoir n'avait rien daigné entendre, et il était reparti.

Au récit de ce drame, Tiburce faillit dire un mot très gros, — si gros qu'il eut beau ouvrir la bouche, il ne put pas le faire sortir. Sans perdre son temps en de vains efforts, il courut de nouveau au bureau de poste.

La dame y comptait toujours ses trésors. Tiburce lui narra ses malheurs, auxquels elle ne parut prendre aucune part, et sur son invitation, il attendit le retour du facteur.

Des heures passèrent. Enfin, le facteur arriva. La dame se fit remettre la lettre, et Tiburce tendit la main.

« Vos papiers? » dit la dame.

Mais Tiburce n'avait pas pris de papiers on ne pense pas à tout!

La dame lui exprima ses regrets, mais lui fit comprendre que, par une sage précaution, et dans l'intérêt du vrai Tiburce, au cas où celui qu'elle avait devant elle eût été un vulgaire escroc, elle ne pouvait lui donner sa lettre. « Je vais la faire représenter chez vous, » conclut-elle.

Tiburce partit déjeuner dans un état d'agacement qui le fit se cogner dans les passants, écraser les pattes des chiens, et regarder avec tant de haine les petits télégraphistes, qu'il rencontrait sur son chemin, que ceux-ci, épouvantés sentaient s'arrêter en leur gorge les chansons qu'ils ont l'habitude de se siffler pour charmer la longueur de leurs courses.

Madelinette et l'étudiant, ayant hargneusement déjeuné, attendirent le facteur en se disputant pour passer le temps.

Le facteur ne vint pas.

Au bout de trois heures, Tiburce, si nerveux qu'il ne pouvait plus se passer la main dans les cheveux sans faire jaillir des étincelles, prit sa carte d'identité, deux convocations du commissaire de police, onze conconges par huissiers, attestant son individualité, et partit avec l'intention évidente de faire un malheur. Madelinette, épouvantée, le suivit.

Ils entrèrent comme deux fous dans le bureau, se ruèrent au guichet, et Tiburce commença en hurlant: « Madame!!! »

Mais il s'arrêta net: ce n'était plus une dame qui était au guichet, c'était un monsieur, auquel l'étudiant, un peu calmé, conta son cas. Tout s'expliqua.

La dame que le monsieur avait remplacée depuis midi, avait négligé de faire repartir la lettre chargée à l'adresse de Tiburce; elle était restée sur le bureau.

« Donnez-la-moi, alors », dit Tiburce, en faisant un orgueilleux étalage de ses pièces d'identité.

Mais le monsieur refusa net.

« Le règlement nous impose la plus grande prudence, Monsieur, dans les questions d'argent. Cette lettre vous est adressée à domicile... Je vous l'enverrai à domicile!»

Un moment, Tiburce vit rouge! Saisir l'employé à la gorge à travers son guichet, l'étrangler, et prendre enfin la lettre, lui parut une solution extrême, mais légitime. Heureusement Madelinette, plus calme, l'entraîna. « Voyons, cheri, tu l'auras ce soir, ta lettre. On l'explique, n'est-ce pas? C'est des précautions fort sages pour que l'argent ne puisse pas se perdre? Rentrons. »

Mais Tiburce ne voulut pas rentrer; il était trop en colère; n'écoutant que son désespoir, il se jeta à des extrémités et courut assister à un cours de l'Ecole de droit. Madelinette, de son côté, alla se calmer en faisant un tour dans les magasins de nouveautés, en attendant l'heure de venir reprendre Tiburce.

Cependant, la lettre, remise de nouveau à l'imperturbable facteur, revenait pour la troisième fois au domicile de Tiburce.

Justement, un de ses camarades venait de monter le voir et, ayant trouvé ouverte la porte, — mal tirée par Madelinette dans sa précipitation — il était entré chez l'étudiant et attendait son retour.

C'était un de ces camarades dont l'intérêt augmente pour vous aux jours où ils savent que vous touchez de l'argent, et sa visite à Tiburce n'était point désintéressée.

Quand le facteur frappa, il répondit naturellement: « Entrez! » — Quand on demanda: « Monsieur Tiburce? » il répondit sans malice: « C'est ici. » Et quand on lui remit une lettre cachetée de cinq cachets, en lui disant: « Signez sur ce carnet. » il pensa rendre service à son ami en acceptant et en signant d'un vague griffonnage...

Ce n'est qu'après le départ du facteur qu'il pensa que cette lettre devait renfermer de l'argent, et qu'après tout, comme Tiburce ne refuserait certainement pas de le lui prêter, peut-être éviterait-il l'ennui d'une longue attente en se servant lui-même.

Si bien en rentrant du cours avec Madelinette, Tiburce trouva sur sa table une enveloppe ouverte ne contenant plus qu'une lettre pleine de bons conseils. Son camarade y avait joint un mot charmant s'excusant de son sans-gêne, lui donnant reçu de son argent, et lui promettant de le lui rendre vers Pâques — ou à la Trinité.

Et Tiburce et Madelinette, devant cet heureux résultat des sages précautions de l'admi-nis-tra-tion, se répandirent en actions de grâces!

XANROFF.

Echos & Nouvelles

Il y a deux jours paraissait dans tous les journaux de New-York, l'annonce suivante:

« M. John Norden, richissime « ranchman » de Montana, cherche fiancée. Désire jeune femme très belle, mais ayant grand sens pratique. Lui reconnaîtrait 2 millions de dot. S'adresser Grand-Hôtel ».

On peut dire que rarement annonce eut plus de succès le jour même, on faisait queue à la porte du Grand-Hôtel, et les gens de service, les policemen, débordés, ne savaient plus où donner de la tête, tant et si bien que le directeur du Grand-Hôtel a prié M. John Norden de vouloir bien transporter un peu plus loin ses pénates.

M. John Norden a, en conséquence, loué un grand hall au centre de la ville, et c'est là que les pétitionnaires défilent journellement, de 10 à 4 heures. Pourvu que le hall ne devienne pas trop petit! Il ne resterait plus à M. John Norden que la Galerie des Machines, à Paris.

—o—

On vient de retrouver, au pied du Mont-Blanc, ce cadavre d'un touriste anglais disparu il y a trente-deux ans. Au cours de cette période, le corps avait été transporté à douze kilomètres de l'endroit où l'accident s'était produit; d'où les savants concluent avec une apparence de certitude mathématique, que le déplacement d'un glacier est de 12 kilomètres en 32 ans.

—o—

Propriétaire qui se lamente;

— X... est en retard pour son terme; Y... reçoit chez lui des femmes, et les autres locataires se plaignent; Z... demande des réparations... C'est à en perdre la tête! Ah! comme je comprends les tortues!

— Vous dites!

— Oui, elles sont comme moi: elles en ont plein le dos, de leur maison!

—o—

NOUVELLES A LA MAIN

La femme d'un député ministrable se renseigne sur un appartement à louer.

— Il y a quatre pièces et un cabinet, lui dit la concierge.

— Un cabinet... ça ferait bien l'affaire de mon mari!

—o—

On parle dans un salon d'un individu ayant la réputation d'un parfait égoïste.

— Pourtant, dit une personne, on ne lui connait pas d'ennemis.

— Ça se comprend, fait quelqu'un en haussant les épaules, il n'a jamais obligé qui que ce soit!

NOS DEPÊCHES

(Par service téléphonique spécial)

La Crise Ministérielle

Pendant la crise

Paris, 18 juin. — Toutes les crises se ressemblent; elles ont le même aspect. Les couloirs de la Chambre et du Sénat bourdonnent de potins, de fausses nouvelles, de pseudo-indiscrétions et de soi-disant confidences; les nouvellistes ont une importance inaccoutumée surtout dans le salon de la Paix.

Les candidats ministériels auxquels personne ne songe cherchent à se mettre en évidence: celui-ci prie un camarade du reportage d'inscrire son nom sur une liste — pour faire plaisir à sa femme — celui-là parcourt les couloirs afin de démolir un adversaire, un rival éventuel, un concurrent possible.

Les journalistes en recueillent de drôles dans cette période et, s'ils n'étaient bons garçons, ils auraient de singulières révélations à faire au public qui ne connait d'ailleurs que vaguement — et de très loin — cette vilaine cuisine.

Dès qu'un cabinet tombe, la première chose que font ses membres est de chercher à retomber sur leurs pieds; inversement, les vainqueurs s'efforcent de s'opposer à la résurrection de la plus grande partie des ex-ministres.

C'est ce qui s'est passé au lendemain de la chute du gros Dupuy.

Pour celui-ci, son compte était réglé définitivement; l'ineffable Lebret, garde des sceaux d'opérette, est dans le même cas. C'est un effondrement pour les deux compères.

Restent les neuf autres ministres et les deux sous-secrétaires d'Etat. Un de ces derniers, M. Jules Legrand, antirévisionniste fougueux de la première heure, compte à son actif cette fière parole: « L'affaire Dreyfus est une machine de guerre dirigée contre ma religion. »

C'est lui qui faisait les courses du Président du Conseil et lui servait de rabatteur.

A l'Elysée

Aujourd'hui, M. Waldeck-Rousseau, qui avait conféré dans la matinée avec quelques uns de ses amis personnels, s'est rendu à onze heures un quart à l'Elysée.

Il a fait savoir au président de la République qu'il ne pourrait lui donner de réponse définitive que quand il se serait assuré certains concours qu'il juge indispensables et qu'il espère obtenir.

M. Waldeck-Rousseau se rendra de nouveau à l'Elysée à la fin de la journée.

Dans l'après-midi, il doit aller conférer au Luxembourg avec le président du Sénat.

Suivant toutes probabilités, les Chambres seront ajournées demain à s'ajourner à jeudi pour permettre à M. Waldeck-Rousseau de poursuivre complètement ses négociations.

Ce matin, à dix heures, le président de la République a reçu à l'Elysée M. Casimir-Perier comme ancien président du conseil.

Bruits de couloirs

Aujourd'hui, dimanche, presque personne au Sénat; très peu de monde au Palais-Bourbon.

M. Waldeck-Rousseau poursuit ses négociations sans rien livrer aux indiscrétions.

L'impression est que la solution de la crise ne sera peut-être point aussi prochaine qu'on l'augurait tout d'abord.

On répète un peu de tous côtés que si M. Waldeck-Rousseau aboutit, il ne se présentera pas devant les Chambres avant mercredi ou jeudi.

Des instances très pressantes sont faites, assure-t-on, auprès de M. Casimir-Perier pour le déterminer à accepter le portefeuille de la guerre dans le nouveau cabinet.

On attache une grande importance, à ce point de vue, au fait que M. Casimir Périer a été mandé à l'Elysée par M. Loubet.

D'autre part M. Waldeck-Rousseau a vu M. Raynal, qui, il est utile de le rappeler, fut ministre dans un des cabinets présidés par Casimir Perier.

La majorité des groupes de gauche manifeste toujours les mêmes dispositions bienveillantes à l'égard de M. Waldeck-Rousseau.

Pour l'attribution des portefeuilles, le nom de M. Rouvier avait été prononcé.

Il résulte de cette heure que la candidature ainsi posée du député des Alpes-Maritimes perd du terrain.

Dans l'entrevue qu'il a eu avec M. Delcassé M. Waldeck-Rousseau lui a demandé, affirme-t-on, de conserver le portefeuille des affaires étrangères.

Une nouvelle entrevue aura lieu dans la soirée.

Au Sénat, où M. Waldeck-Rousseau s'est rendu cet après-midi, il a vu MM. Fallières et Cazot. Ce dernier fut, on le sait, son collègue dans le cabinet que présida Gambetta et qui a gardé le nom de « grand ministère ».

Nous l'avons dit, le secret le plus absolu est gardé sur les résultats de ces démarches. L'intention de M. Waldeck-Rousseau serait de ne livrer les noms de ses futurs collaborateurs qu'une fois leur choix définitivement arrêté, leur acceptation acquise et l'entente faite avec eux et entr'eux sur tous les points du programme ministériel.

Pour Millerand, dont il est toujours question, on parle maintenant d'un autre portefeuille que celui de la justice.

Enfin on prononce le nom de Pierre Baudin, député de Paris, pour le sous-secrétariat d'Etat à l'intérieur.

On raconte aussi que M. Poincaré fait des demandes pour faire partie de la combinaison.

Un des partisans de M. Waldeck-Rousseau nous définit ainsi le programme de son ministère:

Ce Cabinet sera un ministère de large concentration et de défense républicaine. Ce sera aussi un ministère à transition qui ne s'embarrassera d'aucun programme politique.

Il aura pour mission de liquider l'affaire Dreyfus, de couper court à l'agitation qui se manifeste dans l'armée et de rétablir l'ordre républicain.

A peine installé, il fera voter par les Chambres les quatre contributions directes.

Le cabinet aura plus de trois mois pour accomplir la besogne que nous avons exposée.

On discute beaucoup dit l'*Agence Havas*

UN GENERAL ESPION

Nice, 18 juin. — L'état-major de la 29e division aurait transmis au parquet un rapport absolument concluant contre le général Giletta de Saint-Joseph.

Le bruit court même qu'une cartouche dernier modèle, aurait été trouvée dans ses effets.